

Le repos des pauvres

Marie Parent

Environnement

Number 311, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80459ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Parent, M. (2016). Review of [Le repos des pauvres]. *Liberté*, (311), 57–57.

Littéraires et pragmatiques

Élise Turcotte repart en grève.

DAVID BÉLANGER

IRÈNE est morte. Comme dans *Huis clos* de Sartre, elle se retrouve dans un autre monde, enfermée dans un bunker où elle passe ses jours à enseigner, comme elle s'y acharnait lorsqu'elle se trouvait parmi les vivants. Irène enseigne la littérature, elle l'enseigne à d'autres petits morts, supervisée par une surveillante, elle leur enseigne un seul livre, celui qu'elle a pu ramener de l'autre monde : *Dialogues en paradis* de Can Xue. On aura compris que le roman d'Élise Turcotte prend la forme d'une fable, un peu simple mais

entêtante – c'est un parfum, qu'on le dise comme ça –, sur le caractère précieux, et unique, et nécessaire de certaines choses, même si la société les piétine. Parce que la société les piétine.

Dans le monde des vivants, contre Irène s'élève Théa, dans une paradoxale amitié : Théa aime à sentir la faiblesse d'Irène, elle l'exploite. Les deux femmes enseignent la littérature au cégep. Théa s'y prête avec nonchalance, comme si ça ne comptait pas, Irène donne tout ce qu'elle a. « Tu donnes des perles aux pourceaux », lui reproche Théa. Et plus

s'affiche la passion d'Irène, sa foi véritable en la littérature, plus son amie s'assombrit, se fait venimeuse. Survient alors la crise étudiante de 2012, et comme dans la société à ce moment-là, les antagonismes s'affûtent. S'opposent, dès lors, ceux qui croient – aux lettres, à l'enseignement, à la société et à ses combats – et les pragmatiques, ces fonctionnaires incapables d'aller au fond des choses. « J'avais compris sa vision, s'exclame Irène au sujet de Théa, même si je ne pouvais pas l'endosser : nous étions à l'usine, il fallait pointer, enseigner ce qu'on nous disait d'enseigner, recevoir notre paye et c'est tout. Elle avait raison sur un point : être soi-même était devenu périlleux. »

La littérature est une révolte, suppose ce roman : la révolte d'Irène, au diapason du printemps étudiant, la révolte d'une enseignante qui travaille dans la passion, la révolte contre un monde qui ne sait

que faire des mots, et même celle contre l'autre monde, qui vient après la mort, et la révolte contre le fait d'être

ÉLISE TURCOTTE

Le parfum de la tubéreuse

Alto, 2015, 116 p.

soi-même. Lorsqu'Irène opte pour un livre qui l'accompagnera au-delà, elle subit aussi les forces de l'autre monde, « cet éternel mépris envers la littérature ». La construction de la fable paraît alors, grossièrement, séparer les camps de façon revancharde : ceux qui résistent, sensibles à l'unicité des mots, et les autres, ceux qui se laissent porter par le flot des discours communs. La littérature y devient le frère de combat d'une lutte contre un système « qui ne profite qu'à un nombre infime de personnes. » Bref, encore une fois, c'est nous contre eux. **L**

Le repos des pauvres

Lise Tremblay s'inscrit dans une génération d'écrivains en deuil.

MARIE PARENT

LE DERNIER OPUS de Lise Tremblay raconte en alternance la fin de vie de ses deux parents, son père s'éteignant dans la chambre bleue d'une maison de soins palliatifs, sa mère se remettant d'une dépression dans la chambre blanche d'un hôpital psychiatrique. On ne peut s'empêcher de remarquer que le livre de Tremblay entre en résonance avec plusieurs autres publiés récemment, par des écrivains qui retracent eux aussi la maladie ou la mort des parents, que l'on pense au titre primé *Le feu de mon père* (2014)

de Michael Delisle et à *Album multicolore* (2014) de Louise Dupré, ou encore à *La ballade d'Ali Baba* (2014) de Catherine Mavrikakis et à *La nageuse au milieu du lac* de Patrick Nicol (2015). Ces ouvrages ont en commun d'aborder l'écart qui se creuse entre des parents issus de la classe populaire et des fils et filles lettrés, un thème qui nous ramène inévitablement aux textes phares d'Annie Ernaux. Ils participent également, à travers l'exploration de deuils privés, à faire émerger un monde disparu, le Canada français des années 1940 et 1950

dans lequel la génération de leurs parents a évolué.

Cette démarche est la plus marquée chez Tremblay, dont les parents évoquent deux figures tout droit sorties de la mythologie de la Grande Noirceur : un père silencieux, grugé par l'impuissance, une mère « folle et mauvaise », incapable d'aimer ses enfants. « L'histoire de la folie de ma mère commençait dans un monde sauvage, un monde dont elle parlait rarement. Elle n'avait pas les mots. Elle n'avait que la violence. » Le récit de Tremblay ne nous permet d'entrevoir « ce monde sauvage » que furtivement, à travers certaines images comme le chien borgne ou la maison en bardeaux qui hantent le texte et distillent la misère d'une famille qui se croit damnée. Mais l'auteure refuse de nous faire pénétrer plus avant dans ce milieu qui l'a « forcée à l'exil ». Elle écrit avoir plutôt choisi l'autre voie, celle

de la dignité et de la résilience représentée par la famille paternelle. Chez eux, l'endurance l'a emporté sur la folie. Pourtant, la colère sourde qui traverse son

LISE TREMBLAY

Chemin Saint-Paul

Boréal, 2015, 112 p.

œuvre anime encore ici chacune des phrases, et fait surtout écho à la révolte de sa folle de mère, celle qui perd la tête plutôt que de la baisser. La forme du roman témoigne d'un difficile compromis, qui consiste à honorer la mémoire des pauvres, tout en refusant leur succession. Depuis l'exil, Tremblay fait quelques pas vers le monde de ses parents, mais se trouve incapable de remonter tout le chemin, abandonnant au lecteur quelques fragments d'un passé refoulé dont nous sentons confusément qu'il aurait quelque chose de plus à dire sur le présent. **L**